

UNE SAINT NICOLAS D' AUTREFOIS

Extrait des Souvenirs d'enfance inédits de M. Léon Germain de Maidy, né à Sarrebourg en 1853.
[dans *Le Pays Lorrain* / 1925]



« Chaque année, le soir du 5 décembre, veille de la fête du grand Saint Nicolas, patron des enfants et de la Lorraine, on rencontre, dans les rues, des hommes costumés en évêques qui disent être ce saint illustre et vont sonner chez les gens riches pour faire de beaux discours et promettre d'apporter des jouets, dans la nuit, par la cheminée ; il ne faut pas trop s'y fier, même quand ils sont accompagnés du Père fouettard ; la plupart sont de faibles imitateurs. Le vrai Saint Nicolas se montre rarement dans les rues et, même dans les maisons où il serait bien reçu, il fait longtemps désirer sa visite.

Une seule fois dans ma vie, j'ai eu la conviction de l'avoir vu : il est venu à Sarrebourg vers 1860, alors que j'arrivais à ce qu'on appelle l'âge de raison⁽¹⁾. Cet événement mémorable n'a pas eu le retentissement qu'il méritait (...) ; il risquerait donc de demeurer inconnu de la postérité, ce qui serait vraiment dommage, si je ne le racontais ici.

Pour bien le présenter, il faut préciser la situation topographique. J'étais alors en vacances chez ma grand'mère paternelle, qui occupait, moins le rez-de-chaussée, tout le bâtiment principal de l'hôtel de l'Abondance⁽²⁾ qui forme le côté sud de la place de l'Eglise. Elle se tenait d'habitude dans la pièce qui est au milieu du premier étage et qui a deux fenêtres, entre lesquelles était placée une commode, faisant face à la porte. Mon aïeule, impotente, s'asseyait auprès de l'une, dans un fauteuil ; elle tricotait, cousait, lisait ou disait des prières, s'associant aux offices de l'église à l'aide des sons de l'orgue, que l'on entendait très bien dans les « forte » et dans les accompagnements des chants. Là aussi était, pour quelque temps, ma tante et la plus jeune de ses filles, ma petite cousine C., qui avait juste un an, moins un jour, de plus que moi ; ma tante s'asseyait ordinairement près de l'autre fenêtre et travaillait également.

Or, voici qu'un soir de 5 décembre, on annonça, à ma petite cousine et à moi, que saint Nicolas allait venir. Ce fut une grande joie, une sérieuse émotion, une vive impatience ; l'attente parut longue. Enfin, un coup de sonnette retentit ; des pas se succédèrent dans le corridor ; la porte s'ouvrit et nous vîmes s'avancer un jeune homme, apparemment d'une quinzaine d'années, vêtu comme un évêque, et coiffé de la mitre ; il marcha droit devant lui, les mains jointes. Nous pensâmes que c'était le saint qui, pour ne pas nous effrayer, avait pris la forme d'un adolescent ; il semblait bien gentil, mais n'en imposait pas ; aussi, nous lui dîmes familièrement : « Bonsoir, saint Nicolas » ; mais, arrivé près de la commode, il se retourna, sans répondre. Grande fut notre surprise, lorsqu'entra un autre évêque ; celui-ci était un homme et tenait une crosse. Le saisissement, le respect, nous rendaient silencieux ; car, cette fois, nous croyions voir le saint. Eh bien, non, ce n'était encore qu'un compagnon. Il se montra enfin, celui que nous désirions, plus grand, plus beau, le visage orné d'une ample barbe ; il était revêtu d'un costume plus somptueux et sa chape⁽³⁾ se prolongeait en une longue queue, que soutenait un servent. Il n'y avait plus à s'y tromper : c'était bien le seul, le vrai saint Nicolas. Il se tint devant nous, le grand évêque à sa droite, le servent à sa gauche.

Le petit évêque, toujours les mains jointes, s'agenouilla ; nous l'imitâmes, ma petite cousine en se plaçant à sa droite et moi à sa gauche, notre grand'mère se tourna, un peu penchée, vers le saint et ma tante, ayant retourné sa chaise, s'y appuya comme à un prie-Dieu.

C'était réellement fort solennel ! Saint Nicolas nous fit une assez longue allocution ; il nous dit des choses qui me parurent fort belles, mais dont je n'ai qu'un assez vague souvenir ; il nous promit que, pendant la nuit, il reviendrait avec son âne, nous apporter des cadeaux par la cheminée. Après cela, il fit signe au petit évêque, qui se leva et se dirigea vers la porte, suivi par le grand évêque, puis par le saint, et le servent reprit la queue de la chape.

Pendant quelques instants, nous restâmes sous le coup de l'émotion et du plaisir. Pourtant, les enfants sont insatiables : nous aurions préféré recevoir tout de suite les dons annoncés ; nous comptions qu'ils seraient supérieurs à ceux des années ordinaires et, le lendemain, quand je vis ceux qui m'étaient destinés, je ne pus les trouver en rapport avec le grandiose de la manifestation. Toutefois le regret de ce fait, dont je jugeai inutile de chercher le motif, n'a pas empêché que la visite du saint évêque de Myre ne demeurât l'un des souvenirs les plus importants, les plus heureux de mon enfance.

Plus tard, j'ai revu ma petite cousine et je lui ai rappelé le beau saint Nicolas. Les filles sont plus malignes que les garçons et, je l'ai dit, elle était mon aînée d'un an. Elle résolut de me faire entendre que l'on avait voulu s'amuser de notre naïveté ; le prétendu saint Nicolas, me dit-elle, était un sous-maître de Monsieur Simon, l'instituteur communal. Mais je n'ai pas voulu la croire ; il n'aurait pas eu un air si majestueux, ni un si riche costume, ni une escorte si magnifique et un porte-queue ; notre grand'mère et ma tante n'auraient pas donné, comme elles l'ont fait, des marques de leur piété. Non, lui ai-je répondu, c'est saint Nicolas, il n'y a pas à en douter, que nous avons vu.

Cet événement merveilleux et admirable, n'était-il pas digne d'être fixé dans l'histoire de Sarrebourg ? »

(1) L'auteur devait avoir 7 ans environ, et sa cousine un an de plus.

(2) L'hôtel de l'Abondance, à Sarrebourg, était situé à côté de l'église paroissiale. Le rez-de-chaussée de ce bâtiment héberge actuellement un commerce de pompes funèbres.

(3) la chape : long manteau liturgique agrafé par le devant